

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 37

Artikel: La dame qui mange
Autor: Hervilly, Ernest d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187133>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

comme un vrai martyr et sa condamnation sera pour lui la plus éloquente des réclames.

En un mot, le remède serait pire que le mal.

La loi sanitaire devient ainsi une lettre morte, et d'un tel état de choses à la libre pratique il n'y a qu'un pas. La libre pratique!... Et pourquoi pas. C'est du reste ce qu'on semble désirer de tous côtés. Jamais les empiriques n'ont eu plus de besogne; jamais ils n'ont fait des affaires plus brillantes. Ils prescrivent des potions; ils purgent à qui mieux mieux, et les clients s'en portent à merveille. Tenez, voici par exemple une recette qui vient d'être donnée à l'un de nos amis par un meige fort en vogue dans nos campagnes, et que nous avons copiée textuellement. Puisse-t-elle rendre la santé à ce cher malade :

« Recette contre la Pituïte du queur et la Pituïte du Serveaux; et Pour Purger le sang Et labille et les pourmonts et Pour fortifié la Poitrine Et le sang le tout ensemble à la Longues. (Ici l'énumération des médicaments). Mélez et Emboire un $\frac{1}{2}$ verre tout les Matin a jun agité la bouteille. Prandre a la pharmacie. »

Voilà une prescription copiée sans doute au hasard dans quelque vieux bouquin et dont notre ami se trouvera fort bien, si ça réussit. Les fabricants d'almanachs procèdent exactement de même pour indiquer la température des jours de l'année. « Que faut-il mettre pour mercredi? demandait à l'un de ceux-ci, l'imprimeur embarrassé, mardi il y a *venteux* et jeudi *orageux*.

— Eh bien, ne sais-tu pas y mettre un *tonnerre*, répondit l'astrologue.

L'autre jour, une brave dame nous disait sur un ton de profonde conviction: « Je vois, Monsieur, que vous ne croyez pas aux meiges, dont vous vous moquez. Voici cependant un fait que vous ne pouvez pas nier: Souffrante depuis plus d'une année, et ayant consulté trois médecins de Lausanne, qui n'y ont rien vu, je me décidai à aller chez X... A peine ai-je franchi le seuil de sa porte, qu'il me regarde en disant: « Vous, Madame, vous avez la rate décrochée!... Et il me l'a recrochée. J'ai pris son remède pendant huit jours, et je me porte comme à vingt ans. »

Un autre vous dira qu'il avait de l'eau sur le foie et qu'un seul cornet de tisane l'a guéri. Un troisième vous raconte que sa bile se mélangeait au sang, et qu'il serait déjà mort sans la poudre de son guérisseur.

Que deviendrait la loi sanitaire devant des exemples aussi concluants. Du reste nous avons un penchant prononcé pour le fruit défendu; nous aimons tout ce qui a l'apparence du mystère, et parmi nos populations, trop de préjugés et de superstitions persistent encore. Les empiriques le savent et en profitent.

Pourquoi donc empêcher aux gens de se soigner comme ils l'entendent, de s'ingurgiter force tisanes, de se traiter avec l'électricité verte ou bleue, d'avaler des pilules miraculeuses par centaines. Il ne mourront pas tous, mais beaucoup seront suffisamment frappés, pour qu'on revienne un jour à la vérité et à la science.

L'autorité, ce nous semble, ne doit intervenir dans ce domaine et exercer son contrôle, que lorsque le grand public n'est pas capable de discernement,

comme par exemple en ce qui concerne la pharmacie, où le ministère d'un ignorant serait des plus dangereux. Mais hors de là, le malade doit être libre de choisir entre le meige inexpérimenté et le médecin instruit et patenté; s'il fait fausse route, c'est qu'il l'a bien voulu. L. M.

LA DAME QUI MANGE.

Au restaurant. Toute seule, en garçon. Mon Dieu, oui. On avait fait des courses matinales. On sortait des magasins. Midi sonnait. On avait faim.

La dame, assise commodément, — un coup à la jupe par ci, un coup à la jupe par là, — dans un bon petit coin, avait d'abord dénoué les brides de son chapeau, pour mettre à l'aise son précieux maxillaire inférieur, et ses brides, obstinées à flotter sur le corsage, étaient sans cesse rejetées en arrière sur le dos soutaché à profusion d'un *Dolman* de la « plus haute nouveauté. »

— Garçon, la carte? avait dit la dame très-gravement.

— Ah! c'est que l'on n'était plus une petite fille, une tendre demoiselle avide de n'importe quoi, et mangeant selon les opinions absurdes d'un estomac atteint du *pica*.

Non.

On était une grande personne, svelte, avec de petites oreilles pâles, des cheveux très noirs; on avait, — voyons? combien? vingt-quatre ou vingt-sept ans, vingt-huit peut-être, et l'on comprenait toute l'importance d'un déjeuner fait à l'instant précis de l'appétit, quand le cœur est libre, toute seule en garçon.

Le cœur était-il libre? Evidemment. Car un cœur gonflé de souvenirs troublants, et des yeux qui auscultent l'avenir, ne s'appesantissent pas comme cela sur une carte de restaurant.

L'amour ignore tout à fait ce qui différencie, dans la grave question des hors-d'œuvre, le radis nouveau-né de la sardine qui a trois ans de boîte.

Donc, on avait une âme calmée. Et l'on était venue s'asseoir dans un bon petit coin pour manger, tout simplement, en garçon.

En attendant que les ordres donnés reçussent leur soudaine exécution, on contemplait sa modeste demi-bouteille avec de furtifs gonflements des glandes salivaires.

On avait grand'faim, répétons-le.

Enfin « Madame fut servie! » Un glorieux beefsteack orné de sa couronne civique de cresson lustré, tel fut l'innocent holocauste sacrifié par la dame sur l'autel de son légitime appétit.

Les mains, effilées, saisirent la fourchette et le couteau avec assurance. On était toute seule, en garçon. L'acier sillonna le faux-filet, celui-ci, fumant, contraignit le beurre jonquille à se marbrer de pourpre.

Les tressaillements du maxillaire inférieur prirent alors de l'intensité. J'en étais tout ému. Entre déjeuneurs sincères, des courants de sympathie s'établissent, éphémères, mais puissants.

La « dame qui mange » n'était pas gourmande. Hélas! son honnêteté était poussée jusqu'à faire suivre chaque morceau de beefsteack d'une bouchée de pain! Et ces fragments de viande étaient bien petits, tandis que les bouchées me semblaient formidables.

Cet excès de conscience me refroidit un peu.

Mais la dame mangeait si agréablement, si nettement, tendant son cher petit bec à la fourchette, pour ne pas la faire attendre, que je sentis bientôt qu'il fallait être miséricordieux, et pardonner.

Je pardonnai. D'ailleurs, la dame se conduisait avec la nourriture d'une façon convenable et expérimentée qui me ramena pour toujours à elle.

Elle mastiquait, *piano*, sans que le haut de son beau visage, sans que les admirables sourcils qui décrivaient une pure accolade au-dessus de ses yeux larges et doux, témoignassent de quelque effort dentaire.

Point de grimaces ! Autour d'elle les hommes, y compris votre serviteur, avalaient leur pitance avec des contorsions buccales de singes comblés de noix vertes.

Mais elle ! elle ! Ah ! elle mangeait si bien ! avec une si noble et si correcte perfection ! Pas de grignotage ! pas d'air de rat ou de perroquet épluchant un grain de maïs. — C'était exquis !

Elle mangeait. Voilà tout. — Et de temps en temps, un délicieux petit soupir de satisfaction, une subite humidité de la prunelle, disaient à mes regards pieux que Madame mangeait avec plaisir, toute seule, en garçon.

On buvait son vin, — à peine trempé d'une goutte d'eau — une courte citation de la Seine ! — avec une élégance et une conviction parfaites.

Les doigts, étalés en flûte de Pan, se courbaient, blancs, sur le cristal rempli de la liqueur rouge.

Et le vin se glissait dans le gosier, — comme un oiseau qui rentre au nid, en faisant vibrer les parois flexibles de cet aimable tunnel.

En vérité, la dame qui mange fut adorable, — respectable pour un mangeur, — de l'exorde à la péroration de son festin.

Je faillis même en oublier l'attention due à mon propre repas, si ingénieusement combiné.

Mais bientôt, revenant « à mon petit mouton » — rôti — et mon ventre affamé fermant les yeux, je repris paisiblement le cours de mon déjeuner, sans plus jamais contempler la dame.

Cependant, entre deux bouchées, je me dis tout à coup, rêveur :

— L'idéal du bonheur, ne serait-ce point un dîner fait en compagnie de cette personne qui mange d'une manière si distinguée ? — Sans arrière-pensée ! oh ! sans arrière-pensée ! — Le cœur froid et les mets chauds, tout est là ! Qu'est-ce que je demande au ciel ? Un estomac et une chaumière... bourgeoise... à Paris !

— Me les accorderez-vous, Seigneur !

Ernest d'HERVILLY.

M^{me} Flammarion.

Jamais les expériences de navigation aérienne n'ont été si fréquentées et si suivies à Paris. Godard vient d'établir un embarcadère aérostatique permanent : *Messieurs les voyageurs pour l'azur, en nacelle* ! C'est une épidémie, une fièvre qui gagne jusqu'aux femmes. « La devise des temps de servitude, dit un amateur, est : Heureux ceux qui rampent ! celle des temps de liberté : Heureux ceux qui planent ! A ce titre, le ballon peut être considéré comme un engin essentiellement démocratique. »

A propos de cet engouement du jour pour ces voyages en l'air, on rappelle ce charmant épisode dont madame Flammarion, la femme du célèbre aéronaute, fut le héros :

M^{me} Flammarion allait se marier. Jeune fille, elle avait fait un rêve, celui de rompre avec une habitude vermoulue, l'éternel voyage de noces en Italie, comme dénouement obligé. Aussi, après les formalités légales et religieuses accomplies, après le lunch et les compliments d'usage, la jeune femme prit à part le maître qu'elle s'était librement donné pour la vie.

— Mon ami, lui dit-elle, jure-moi de satisfaire mon premier caprice..

— Certes... et des deux mains encore !

— Ce voyage que nous avons projeté, y tiens-tu beaucoup ?

— J'y tiens sans y tenir... j'y tiens, parce que c'est l'affranchissement de Paris, l'isolement à deux, le bonheur sans témoins indiscrets, sans contrôle

gênant, loin des visites fastidieuses, des devoirs traditionnels, des cérémonies assommantes, des curiosités bêtes, des épigrammes salées... J'y tiens, parce que je ne veux personne en tiers dans ces joies dont je lis au fond de tes yeux la douce promesse.

— Ah ! comme tu me devines ! Mais cette solitude, la trouverons-nous en chemin de fer ? La trouverons-nous dans ces chambres banales d'hôtels où se sont dénoués tant de jolis romans analogues, où il me semble que les amours doivent avoir quelque chose de déjà vu, de déjà savouré ?...

— Que faire, alors ?

— Que faire ! Tu me le demandes ?... Faire ce qu'on n'a jamais fait. Nous donner une nuit de noces comme nouveaux mariés n'en ont jamais connu ! Tu ne devines pas ?...

— Je n'entends rien aux égnimes.. et à moins de nous en aller en ballon...

— En ballon, tu l'as dit !

— C'est une gageure ?

— Que tu tiendras si tu m'aimes. La lune de miel n'est qu'une poétique allégorie. J'ai mis dans ma tête d'en faire une réalité palpable. Allons-nous-en, tout là-haut, en décrocher un quartier si solide que rien ne le puisse écorner !

— Tu le veux ?

— Je t'en prie !

— Eh bien ! en route pour la lune !... Mais je partirai seul !...

— Par exemple !... je connais mes devoirs : la femme doit suivre son mari !

— Et je connais les miens : le mari doit protection à sa femme contre tous les dangers...

— Il y a donc du danger !... Raison de plus pour que je t'accompagne... Nous sommes unis sous le régime de la communauté... tout doit être commun entre nous, le danger comme le reste !

Que répondre à cette argumentation ! Le cœur est un logicien si féroce ! Douce violence, en somme ! L'aéronaute a la nostalgie de sa nacelle, comme le marin de son bord. Au milieu de la stupéfaction, bien naturelle, des parents et des amis, M. et M^{me} Flammarion partirent à la conquête de leur lune de miel.

Oh ! quelle belle nuit ce dut être que cette nuit ! Seuls, perdus dans l'immensité des espaces profonds comme leur amour, parmi les senteurs enivrantes de l'éther, sous les caresses ardentes des astres, à travers les éternels silences où les battements de leurs cœurs éclataient en joyeux épithalames, avec le firmament pour ciel-de-lit !

L'arabi.

— Que dit lo baromètre ?

— Oh ! câisi-vo, m'ein parlâ pas ! Ye dit qu'on va bâirè crouïo et tchai contré lo bouunan ; kê avoué lo teimps que fâ, coumeint volliâi-vo qu'on fassé dâo 34 âo dâo 65 ? Portant, n'ein dza zu lo *sonderbon*, lo *philoxe*, lo *bismarc*, et tant d'autro crouïo penatset du on part d'ans, sein comptâ la finna gotta dè l'an passâ, que seimbliâvè stu sailli qu'on farâi dâi bou-nès veneindzès, on espèce dè *thorax* âo dè vin dè la *cométa*, vu que lè comètès n'ont pas étâ tant rârès, que lo ciet ein étâi tot bariolâ, à cein qu'ont de lè z'astronomiquo. Mâ cein a mau veri, et parait que ne sein pas âo bet dè noutrès misérès et que no